

BÉATRICE MOUSLI

Philippe

SOUPAULT

GRANDES
BIOGRAPHIES

Flammarion

Extrait de la photo de...

Philippe SOUPAULT

Béatrice Mousli

Docteur ès Lettres, Béatrice Mousli enseigne à l'université de Californie du Sud. Passionnée par la vie intellectuelle et littéraire du début du xx^e siècle, elle a notamment écrit deux biographies : *Valery Larbaud* (1998, Grand Prix de la biographie de l'Académie Française) et *Max Jacob* (2005, Prix Anna de Noailles), toutes deux publiées par Flammarion.

« Poète, vagabond. Voyageur. Contestataire », Philippe Soupault (1897-1990), fondateur du mouvement surréaliste avec André Breton et Louis Aragon, a vécu en marge, à dessein et par inadvertance. À dessein, il s'est tenu à l'écart des projecteurs, n'aimant ni l'idée ni les servitudes de la gloire. Et c'est par inadvertance qu'il est resté dans l'ombre : trop occupé à vivre, il a oublié de préparer sa postérité...

Auteur avec Breton, en 1919, des *Champs magnétiques*, un des livres les plus marquants du xx^e siècle, il est avant tout poète. Mais c'est aussi un romancier de talent (du *Bon Apôtre* aux *Dernières Nuits de Paris*), et un critique prolifique, inclassable. Éditeur, journaliste à *Paris-Soir* et à *L'Excelsior*, directeur de Radio-Tunis, producteur à Radio-France, sa vie professionnelle est variée et passionnante, marquée par de nombreux voyages, de multiples rencontres. Proche de la résistance gaulliste, il connaît les geôles vichystes à Tunis. Considéré comme l'un des plus authentiques écrivains de la littérature française, on le retrouve en 1944 professeur dans une université chic de la côte Est des États-Unis. Sa vie, retracée ici à travers son œuvre et de très nombreux inédits, suit les soubresauts littéraires et politiques du siècle, du mouvement dada aux errances du surréalisme, de la montée du nazisme en Allemagne à la dictature du gouvernement de Vichy, de la création de l'URSS à la décolonisation. De Paris à Mexico, de Tunis à New York en passant par Berlin, Prague et Rio de Janeiro, c'est une longue vie pleine de poèmes et de traversées, cherchant sans cesse un difficile équilibre entre l'écriture, les amitiés et les amours.

Philippe Soupault

Du même auteur

- Intentions : Histoire d'une revue littéraire dans les années vingt*, Ent'revues, 1995.
- Valery Larbaud*, Flammarion, 1998, Grand Prix de la Biographie de l'Académie française.
- Virginia Woolf*, Éditions du Rocher, 2001.
- Charting the Here of There, French and American Poetry in Translation in Litterary Magazines, 1850-2002* (avec Guy Bennett), Granary Books, 2002.
- Les Éditions du Sagittaire, 1919-1979* (avec François Laurent), Institut Mémoire de Imec Éditions, L'Édition contemporaine, 2002.
- Valery Larbaud, Le Vagabond sédentaire*, La Quinzaine littéraire, 2003.
- Poésie des deux mondes : Un dialogue franco-américain à travers les revues, 1850-2004* (avec Guy Bennett), Ent'revues, 2004.
- Adrienne Monnier, Henri et Hélène Happenot, Correspondance*, Éditions des Cendres, 1997.
- Max Jacob*, Flammarion, 2005, Prix Anna de Noailles de l'Académie française.
- Seeing Los Angeles : A Different Look at a Different City* (avec Guy Bennett), Seismicity editions, US, 2007
- Beyond the Iconic, Contemporary Photographs of Paris, 1971-2003* (avec Guy Bennett et Catherine Tambrun), Angel City Press, 2008.
- Women, Feminism and Femininity in the 21st Century, American and French Perspectives* (avec Eve-Alice Roustang-Stoller), Palgrave Macmillan, 2009.

Béatrice Mousli

Philippe Soupault

Flammarion

© Flammarion, 2010.
ISBN : 978-2-0806-8930-6

Pour Guy et Milena
Pour Marc et Marie France
Pour Christine

*Heureux celui qui ignore les limites de
cette terre et celui qui est maître d'un royaume
sans frontière.*

Philippe Soupault

*Poète, vagabond. Voyageur.
Contestataire¹*

Philippe Soupault, « l'un des fondateurs du mouvement surréaliste » : sans doute est-ce ainsi que le poète, romancier, essayiste, journaliste est le plus souvent présenté, et classé... Aux côtés d'André Breton et de Louis Aragon, ses compagnons du début des années vingt, Soupault s'est fait discret, à dessein et par inadvertance. À dessein, il s'est tenu à l'écart des projecteurs, n'aimant ni l'idée ni les servitudes de la gloire. Et c'est par inadvertance qu'il est resté dans l'ombre : trop occupé à vivre, il a oublié de préparer sa postérité... « J'ai toujours été anticonformiste », confiait-il à un ami. Son refus de l'embrigadement, qu'il soit familial, scolaire, amical ou politique, lui a valu d'être très tôt mis à l'écart, marginalisé, voire vilipendé, par ceux-là mêmes avec qui il avait fait son entrée dans le monde de la poésie, de l'écriture. Nombre de ses amis s'écartent de lui parce qu'il refuse d'adhérer au parti communiste, dont pourtant il partage nombre des valeurs et visions, et il est parmi les premiers à être exclu du mouvement surréaliste qu'il avait participé à créer. Son crime : être un touche-à-tout insaisissable, un bourreau de travail, qui n'acceptera jamais de se laisser étiqueter. De lui-même, il n'hésitait pas à écrire : « Sa curiosité intellectuelle l'a entraîné sur des terrains très divers, augmentant sa culture, et l'intense besoin de réalisations, d'activité, l'a conduit en apparence au moins, assez loin du point de son départ². » Et

1. Philippe Soupault, *Vingt mille et un jours, entretiens avec Serge Fauchereau*, Belfond, 1980, p. 20.

2. *Anthologie de la nouvelle poésie française*, Le Sagittaire, 1923, p. 413.

qu'importent les trahisons de la vie ordinaire, les petites lâchetés entre amis, Soupault n'est pas un homme de regrets, ni d'amertume.

Et des amis, il n'en manque pas : Tristan Tzara – avant d'être surréaliste il a été dada –, Blaise Cendrars, Valéry Larbaud, René Crevel, Alexandre Alexeïeff, Robert et Sonia Delaunay, Jacques Rigaut, Jean Prévost, Eugène Jolas, James Joyce, William Carlos Williams... L'éclectisme de ses amitiés reflète son éclectisme intellectuel. Des écrivains, des poètes, des peintres, des Français, des Mexicains, des Américains, des Tchèques. Il est avide de lectures, de voyages, de rencontres et, tout comme sa curiosité, son écriture entre 1925 et 1935 ne connaît aucune retenue : prolifique, enthousiaste, il publie poèmes, essais, romans, nouvelles, critiques littéraires et cinématographiques, sans compter les traductions, et son nom est partout.

À trente ans, il publie *Histoire d'un Blanc*, bilan d'une enfance morne mais riche en lectures, et d'une jeunesse marquée par les découvertes littéraires et par l'écriture. L'entreprise est audacieuse – écrire ses mémoires à trente ans... – mais il l'entreprend sans se prendre au sérieux – ce qui exaspère beaucoup de ses détracteurs : « Je ne considère la littérature ni comme un apostolat, ni comme une distraction, ni comme une nécessité. Je n'ai aucun respect pour la littérature et je me méprise souvent d'être ce qu'on nomme sur les registres de l'état civil un homme de lettres. »

En 1930, sa plume est son seul moyen de subsistance : Soupault est tour à tour collaborateur de revues, romancier, éditeur, et finalement journaliste, un métier qui lui permet enfin de satisfaire son amour des voyages et des rencontres tout en gagnant sa vie. En quelques années il parcourt l'Allemagne de Hitler, l'Espagne républicaine, l'Italie et les États-Unis, avant de prendre la direction de Radio Tunis en 1938. Accusé de participer à la Résistance, il est arrêté par la police de Vichy et mis au secret : le récit qu'il fit de ces mois d'emprisonnement est pudique, et l'on en retient plus l'hommage sincère à ses compagnons d'enfermement que son ressentiment contre ses geôliers. Et grâce aux satires de Labiche, qu'il lit et relit dans sa geôle, il oublie les barreaux, la torture physique et psychologique, l'angoisse...

Miraculeusement libéré, il ne fait qu'une courte halte à Alger et retransverse l'Atlantique : il trouve refuge à Swarthmore, un collège pour jeunes filles de Pennsylvanie, où il enseigne la littérature française. On ne l'oublie pourtant pas : De Gaulle et ses délégués lui

proposent de reconstituer un réseau officiel d'agences de presse en Amérique latine. Trop content de reprendre son errance, il s'embarque pour Mexico, Rio, Buenos Aires. Il y retrouve Jules Romains, ses amis peintres, Georges Bernanos et tant d'autres que le conflit a éparpillés sur le continent sud-américain.

La vie de Soupault est un éternel recommencement. De retour à Paris, il lui faut en 1945 tout reprendre à zéro, ou presque. Une fois encore, il se montre indifférent aux difficultés : le vagabond est heureux de retrouver sa ville, où pour la première fois il aimerait prendre racine... Et désormais les voyages ne seront que cela, des voyages.

Les nomades laissent peu de traces derrière eux. Soupault ne gardait rien, ou presque rien, et se vantait parfois auprès de ceux qui venaient le voir de ne plus posséder qu'un dictionnaire et quelques crayons¹. Par inadvertance là aussi, grâce à son entourage, subsistent pourtant quelques archives, des lettres, des témoignages. Enfouis dans des collections américaines, dans les malles familiales ou chez des amis, des souvenirs, des traces subsistent. Et pour ajouter parfois quelques pièces au puzzle, éclaircir une zone d'ombre, il laisse trois volumes d'une autobiographie qui s'arrête en 1933. Si Soupault n'était guère favorable à l'entreprise biographique – « Pourquoi faire les poches des écrivains, des artistes² ? » disait-il – il s'est pourtant laissé interroger, parfois longuement, par des amis, des proches, tels Serge Fauchereau ou Bernard Morlino, et s'est prêté au jeu de l'image, permettant à Bertrand Tavernier d'installer sa caméra dans le studio où il résida les dernières années de sa vie.

C'est lors d'une de ces interviews qu'il revient sur ce qui lui est cher : « C'est la poésie qui est la réalité de la page écrite³. ». Poète, il le sera jusqu'au dernier jour. Dans la notice biographique publiée dans *l'Anthologie de la nouvelle poésie française*, il affirme : « Il est poète au sens le plus pur du mot. La poésie affranchie de tout plumage, de tout linceul, jaillit dans ses écrits comme une source fraîche, si nue qu'elle n'est qu'un élan brillant et fort. » Et il poursuit : « Philippe Soupault au regard net réveille la Belle au Bois

1. Philippe Soupault, « En 1914, j'étais un gosse », in *Écrits sur l'art du XX^e siècle*, édition établie et annotée par Serge Fauchereau, Le Cercle d'Art, 1994, p. 398.

2. Philippe Soupault, « Trente mille et un jours », *ibid.*

3. *Ibid.*

Dormant. Il est dans la vie comme ses poèmes¹. » De tous ses écrits, il préfère *Les Champs magnétiques*, de toutes ses découvertes littéraires, il est à jamais fier d'avoir mis à jour Lautréamont, le « poète intégral ». Et de toutes les amitiés, il chérit par-dessus tout celle de Guillaume Apollinaire qui le premier lui donne le titre de poète et avec qui il partage tant...

À la fin tu es las de ce monde ancien
et de la gloire et des lauriers
et de tout ce que tu avais souhaité
et que tu n'as jamais possédé
et que nous ne devons jamais posséder
ni toi ni moi²

1. *Anthologie de la nouvelle poésie française, op. cit.*, p. 413.

2. Philippe Soupault, « Ode à Apollinaire », in *Profils perdus*, Mercure de France, 1963, p. 23.

1897-1916

Le lieu d'une naissance, le décor d'une enfance n'est pas indifférent. Un cercle de boutiques, l'ornière d'une rue oblige l'esprit à imaginer un univers d'autant plus fantastique et plus attirant que le cercle est étroit et l'ornière profonde.

Philippe Soupault, *À la dérive.*

« Je suis né [...] près des arbres comme un écureuil¹ », racontait Philippe Soupault pour évoquer sa naissance en bordure de la forêt de Chaville, le 2 août 1897. De ses premières années il garde le souvenir de la nature qui l’entourait : « Les grands jardins qui assistèrent à mon enfance ont jeté une ombre sur mon cœur et sur ma mémoire. Ce sont eux, ces bois, ces gazons, ces massifs de fleurs que je parcours dans mes rêves ; un de ces jardins dont je distingue avec peine les contours, qui est comme gonflé d’un brouillard plus profond encore que mes premiers souvenirs². »

Troisième enfant de Maurice et Cécile – il est précédé de deux autres garçons, Robert, né en 1892, et Bernard, né en 1895, et sera suivi par Marie-Rose en 1900 –, Marie Ernest Philippe est accueilli par toute la tribu Soupault, réunie comme chaque été dans la propriété de ses grands-parents en Seine-et-Oise. « Ces grands-parents étaient issus de la bourgeoisie du règne de Louis-Philippe et du Second Empire, commerçants enrichis qui, après fortune faite, voulaient que leurs enfants fussent “magistrats”. Mon grand-père fut avocat au Conseil d’État³ », écrit-il à la première page de ses mémoires, *Histoire d’un Blanc*. Son père Maurice Soupault est le fils d’un raffineur de sucre de la rue Quincampoix, dont les parents et grands-parents avaient eux-mêmes fait fortune dans divers

1. *Apprendre à vivre 1897-1914*, suivi de « Soupault, vie et œuvre » par Jacques-Marie Laffont, Rijois, 1977, p. 9.

2. *Histoire d’un Blanc*, Lachenal & Ritter, 1986, p. 25.

3. *Ibid.*, p. 15.

commerces, depuis leur arrivée à Paris au XVI^e siècle... Mais c'est le père de sa mère, Cécile Dancongnée, dont la lignée est tout à fait similaire, qui fut avocat à la Cour de cassation et au Conseil d'État. Famille bourgeoise donc, où l'argent ne manque ni d'un côté ni de l'autre, et qui, conformément à l'idéal de l'époque, partage son temps entre la campagne et le huitième arrondissement de Paris.

Toutes les occasions sont bonnes pour aller à Chaville : Philippe aime plus que tout explorer tour à tour le jardin et la grande maison de maître pas très bien entretenue où résident ses grands-parents. Il est difficile d'y venir l'hiver, les cheminées sont en mauvais état, les fenêtres ferment mal, il y fait trop froid. Mais dès les premiers beaux jours, trois générations de Soupault s'y retrouvent volontiers. Maurice et Cécile occupent une petite maison sise sur le côté de la bâtisse principale, ce qui leur donne un semblant d'indépendance même si les repas se prennent en commun. Et les enfants sont laissés libres de courir dans la propriété. Le petit garçon est fasciné par les arbres, il les observe pendant des heures au point de pouvoir trente ans plus tard restituer le moindre détail : « un noyer très vieux et son ombre épaisse et froide, des saules pleureurs apprivoisés comme des lévriers et qui éternellement se regardaient dans l'eau grasse et jaune de l'étang (lorsque le vent soufflait, leurs larmes s'envolaient comme des petites feuilles en formant sur l'étang une dentelle vulgaire)¹ ». Il se souvient aussi de ses promenades avec son grand-père qui aimait, chaque soir, inspecter son potager. Et c'est dans cette partie du domaine que se trouve son arbre fétiche : un mirabellier planté le jour de la naissance de son père.

Quand il n'est pas au jardin, il est au grenier, où il voyage avec délices dans le passé familial « parmi des meubles si vieux qu'ils tombaient en poussière », « vieilles faïences, vieux dioramas, vieilles pincettes, vieilles cages, tout cela si démodé que j'admiraient ce qui pour moi, étant inconnu, retrouvait une nouvelle jeunesse »². Au milieu de ce bric-à-brac, l'enfant fait des rencontres vivantes et surprenantes : ses explorations dérangent un jour des mésanges qui s'envolent dans un grand nuage de poussière, un autre jour c'est une chauve-souris blessée qui tombe à ses pieds. Mais l'épisode le plus marquant de ces voyages dans les combles reste sa rencontre

1. *Ibid.*, p. 28.

2. *Ibid.*, p. 23.

avec la chouette locataire en titre de l'endroit : « son regard me fascinait. Ses yeux jaunes tournaient, puis elle battait des paupières. » Pour toujours restera avec lui « ce regard d'aveugle » sorti droit des ténèbres... Tout le monde ne partage pas son enthousiasme et, après avoir essayé à plusieurs reprises de lui interdire le chemin du grenier, on utilise contre lui son imagination : « On imagina aussitôt une histoire horrible qui remplissait ce grand espace mystérieux de fantômes et de terreur. Les yeux des chouettes, les pitoyables chauves-souris furent désormais de terrifiants symboles. Je n'osai plus parcourir ce qui avait été un royaume¹. »

Son inattention lui coûte aussi une part du jardin : « J'avais cinq ans, je crois, lorsqu'un beau jour je me précipitai la tête la première dans un étang d'eau croupie. Mon frère aîné, courageusement, se jeta à l'eau pour me sauver². » Et à en croire son récit, la famille lui en voulut beaucoup d'avoir fait perdre à Bernard la belle chaîne de montre en or qu'il avait reçue pour sa première communion... Désormais les frontières de son royaume se rétrécissent : il doit se tenir éloigné de la pièce d'eau, il lui est interdit de gravir les escaliers menant aux combles, et, bien entendu, il ne doit en aucun cas franchir la grille qui sépare la propriété de la route. Grille dont le grincement si caractéristique devançait de peu le « Me voilà ! » de son père rentrant de Paris chaque soir.

Le petit Philippe adorait ce père « gai, vivant, souriant, actif et taquin³ », qui malgré ses lourdes responsabilités de médecin et de chirurgien trouvait du temps pour jouer avec ses enfants, les écouter et leur parler. « Je suis très fier de mon père », écrit Soupault, qui évoque le « gros ouvrage sur les maladies de l'estomac » du docteur Soupault. Très admiré dans sa spécialité, il était un homme célèbre et reconnu, en France et à l'étranger, comme en témoignent les articles qui rendent compte de l'accueil fait à Londres en 1902 à la délégation française dont il fait partie, délégation de cancérologues qui avait pour mission de créer des liens entre les chercheurs français et leurs homologues britanniques⁴.

Si Chaville représente le paradis pour Philippe, on ne peut pas en dire autant de sa résidence parisienne. Ses parents sont installés

1. *Ibid.*, p. 24.

2. *Ibid.*, p. 24.

3. *Ibid.*, p. 37.

4. « Visit of French Physicians and Surgeons to London », *The British Medical Journal*, vol. 2, n° 2285 (Oct 15, 1904), pp. 1032-1038.

dans le très bourgeois huitième arrondissement, rue de la Bienfaisance, à deux pas du parc Monceau, de l'imposante façade de l'église de Saint-Augustin, entre les boulevards Haussmann et Malesherbes. Autant dire au cœur d'un paysage urbain austère et gris : « C'est un des quartiers les plus sinistres que je connaisse. Les rues sont froides et tristes. Le vent passe et repasse, soulevant la poussière¹. » La nurse mène les enfants au parc Monceau, qui est loin d'avoir la magie du parc familial : « Square lugubre, panthéon des fausses gloires ! Dans chaque allée on croise une statue miraculeusement horrible. On peut voir aussi des grottes en papier mâché et ces ruines en plâtre, genre grec, se reflétant dans un étang d'eau croupie. Les immenses grilles qui ferment ce jardin en font une cage². » Et lorsqu'il s'aventure sur les pelouses, il est vivement rappelé à l'ordre par un gardien : difficile de s'amuser dans un tel cadre où interdictions et menaces font l'essentiel du dialogue avec les adultes. De ce qu'il considère comme un abus de pouvoir sur l'enfant qu'il est, il tire une de ses premières leçons de vie : « Je compris bien vite que la seule façon de me défendre était de me moquer de ces hommes et de ces femmes qui me menaçaient du doigt et de la main (une paire de claques au bout du compte) et de rire de leur allure de croquemitaines³. » Il semble que l'appartement de la rue de la Bienfaisance ne recélait pas non plus de nombreuses distractions : des cubes en bois, avec lesquels le petit Philippe construit des maisons – « Je n'avais pas beaucoup d'imagination », commente-t-il –, et un feu, qui l'attire mais dont les grandes personnes l'éloignent fermement, sans doute effrayées par ce qu'il pourrait inventer... Reste « le décor sonore⁴ », la musique de la ville qui tout enfant déjà le fascine :

J'ai vécu toutes les premières années de ma vie à Paris dans une des capitales du bruit, où tous les soirs, tous les cris, tous les tumultes ont eu pour moi une importance. La rengaine de l'orgue de Barbarie que, chaque semaine à cette époque d'avant 1900, un vieil homme venait égrener sous la fenêtre de ma chambre, les cris des écoliers à la sortie de leur école, l'écho des pas d'un noctambule, le roulement d'une voiture, le ronflement du vent dans la cheminée⁵...

1. *Histoire d'un Blanc*, *op. cit.*, p. 33.

2. *Ibid.*, p. 34.

3. *Apprendre à vivre*, *op. cit.*, p. 17.

4. *Ibid.*, p. 10.

5. *Ibid.*

N° d'édition : L.01ELJNFF8930.N001
Dépôt légal : avril 2010